Un jour, comme je revenais de chasser, je trouvai un étranger à la cabane.

C'était le propriétaire de l'érablière où nous étions campés qui venait faire les premiers préparatifs nécessaires à la fabrication du sucre.

Il parut d'abord très mécontent de ce que mon ami l'arpenteur s'était emparé de sa cabane, sans lui en demander permission.

Je réussis à le rendre de meilleure humeur en lui faisant faire la connaissance d'une certaine cruche de vin que j'avais en ma possession.

Quand mon ami et ses hommes arrivèrent le soir, le sucrier était gai comme un pinson.

Après le souper, que nous arrosâmes du susdit vin de la susdite cruche, pour intéresser notre propriétaire, nous lui racontâmes une foule d'histoires plus ou moins bêtes qu'il parut fort goûter.

Il était très tard, et nous racontions toujours nos blagues.

Quand nous fûmes sur le point de nous mettre sous la couverture, notre sucrier nous offrit de nous intéresser, en nous racontant une aventure, ce que nous acceptâmes avec plaisir.

—Il y a deux ans, dit-il, je faisais du sucre dans la cabane où nous sommes à l'heure qu'il est.

C'était durant la semaine sainte.

Le Vendredi-Saint les érables coulaient abondamment, et les auges et les cassots étaient si pleins qu'ils renversaient.

Jusque-là je n'aurais pas travaillé le Vendredi-Saint pour tout au monde.

Mais comme je voyais que je perdrais beaucoup d'argent en perdant beaucoup d'eau d'érablé, je me décidai, après beaucoup d'hésitation, à faire la tournée.

Je ramassai tant d'eau, que j'emplis toutes mes futailles.

Je terminai ma besogne tard dans la veillée, et quand j'entrai à ma cabane, j'étais épuisé de fatigue.

J'étais tellement fatigué que je ne pus prendre mon souper.

Je m'étendis sur le sapin et je m'endormis sans avoir eu le courage de faire ma prière.

Tout à coup je fus éveillé par un grand bruit.

Comme j'allais me lever pour savoir ce qui pouvait avoir fait ce bruit, j'aperçus dans l'embrasure de la porte de la cabane une grande croix blanche.

A cette apparition je voulus fuir, éperdu, ne sachant ce que je faisais, tremblant de tous mes membres, mais la croix, prenant une position oblique, me barra le chemin.

Je reculai au fond de la cabane.

Le cœur me battait à me rompre la poitrine, et je sentais mes extrémités froides comme de la glace.

Bientôt, sur la croix, toujours dans la porte, j'aperçus un homme les pieds et les mains cloués et d'où le sang jaillissait.

J'étais en présence du Sauveur mort pour le salut des hommes.

Aussitôt je me jetai à genoux, les mains levées vers la croix.

La figure du Christ parut remuer, et la croix se mit en mouvement et s'avança vers moi.

Je me jetai la face contre terre.

Au même instant, la bouche laissa tomber ces mots :

—Que vous ai-je donc fait ?

Puis je n'entendis plus rien et tout disparut.

—Quel songe étrange vous avez eu là, dis-je en souriant.

—Un songe ? pas du tout, monsieur, et ce que je vous ai dit est arrivé à la lettre.

—Vous croyez donc avoir vu réellement le Christ sur la croix ?

—Si je l'ai vu ? comme je vous vois là, jeune incrédule.

—Avez-vous vu autre chose, le reste de la nuit, où vous avez eu cette apparition ?

—Non, monsieur, car je m'étais évanoui en entendant la voix du Sauveur, et ce ne fut que deux jours après que je recouvrai la connaissance.

Un sucrier de mes amis, qui était venu, le jour de Pâques, me faire une visite, me trouva à moitié mort à la porte de ma cabane.

Comment j'étais sorti de ma cabane ? je ne l'ai jamais su.

Comme vous voyez, j'ai été bien puni d'avoir travaillé le Vendredi-Saint.

Tout le monde de ma paroisse sait ce qui m'est arrivé, et cependant il y a encore bien des sucriers qui travaillent le jour où notre Seigneur est mort.

Il y aura encore quelqu'un de puni, vous verrez.

Nous eûmes beau employer tous les arguments pour persuader notre homme qu'il avait été le jouet d'un songe, nous ne pûmes y réussir, bien au contraire, en voyant notre incrédulité, il fut très mécontent ; et si nous eussions continué à le contredire, il nous aurait probablement mis à la porte.

Bien que je n'ajoutasse aucune foi au récit du sucrier, il m'avait tellement impressionné que je fus bien longtemps à me tourner et retourner sur ma couche de sapin, et j'eus la nuit un songe dans lequel je vis des croix blanches.....

AUGUSTE VERGER.

LARMES CHRÉTIENNES

Ce matin, jour du Seigneur, je me suis rendu à l'église. J'y ai vu beaucoup de choses : quelques-unes m'ont tristement fait réfléchir.

Dans ce temps de la charité et de l'égalité, j'ai vu la sottise habillée de soie et de fourrures, resplendissante d'or se pavaner effrontément, et j'ai vu la haine crisper des lèvres. Là se tenaient deux femmes : le hasard les avait rapprochées l'une de l'autre ; ce même hasard les tenait séparées depuis quelques années.

Dans leur enfance, elles avaient grandi comme deux sœurs. Toutes deux pauvres, elles avaient partagé les mêmes amusements et rempli les mêmes devoirs. Elles s'étaient rencontrées sur les bancs de la même école, et plus tard elles reçurent une part égale de durs labeurs et de souffrances. Elles vivaient ainsi heureuses.

Mais un jour vint qui changea leur existence. L'une d'elles reçut un magot et fit un joli mariage. Elle ne le méritait point. Sa compagne, meilleure et plus intelligente, resta pauvre. Le bon Dieu cependant lui accorda la part de bonheur et de paix dans la personne d'un brave et honnête ouvrier. Celle-ci resta bonne avec son mari, la première devint sottise et méchante, et son mari ne fut qu'un chenapan.

De plusieurs années elles ne se revirent, car dès maintenant la richesse dédaignait la pauvreté.

O bêtise ! pourquoi te réfugier si souvent sous le satin et la dentelle !

Or, ce matin le hasard les a réunies. Madame s'est trouvée face à face avec son ancienne compagne. La curiosité m'aiguillonna. Je connaissais leur histoire. Mes yeux restèrent fixement attachés sur toutes deux. J'étais anxieux de voir leurs mouvements et de surprendre le jeu de leurs physionomies. Eh bien ! madame n'a pas regardé. Elle n'a pas eu un sourire pour

sa sœur d'autrefois. Elle est demeurée impassible avec sa figure ennuyée et dédaigneuse. Elle n'a plus de cœur, me suis-je dit, un sac d'écus l'a remplacé.

Ah ! quelle humiliation pour la pauvreté ! Se sentir intelligente, honnête, se savoir capable de dominer de cent coudées celle qui vous élabousse maintenant, celle que vous conduisiez naguère, celle que vous avez aimée, aidée défendue ! Quelle rage ! Quelle puissance, humaine peut arrêter alors la révolte dans un cœur ? Qui peut apaiser le courroux d'une âme grande et fière ? Aussi j'ai vu des lèvres se crispier, des lèvres se mordre, des nerfs se contracter. Il est passé sur le visage de cette pauvre femme un voile qui l'a assombri. Le sang ne lui est pas monté à la figure, elle a blanchi, et j'y ai aperçu une expression de haine indicible. Cette haine, qui pousse une population aux barricades, cette haine du bourreau qui regarde immoler avec volupté la victime de sa vengeance, la haine du damné qui se tord dans la lave et qui maudit son Créateur ! Quel spectacle horrible !

Mais ce ne fut qu'un éclair. J'ai vu la pauvre femme se mettre la tête dans les mains. Son cœur s'est échappé de l'étreinte mortelle où il agonisait, et elle a pleuré. Ah ! les bonnes larmes ! ah ! les douces larmes ! Elles attendrissent, elles réjouissent, elles sont le baume de l'âme. Je n'ai plus regardé, mais j'ai senti la prière s'échapper de son âme réconciliée. Dans cette position de la miséricorde et du pardon, j'ai senti, à l'expression angélique de ses traits, ses lèvres prononcer un dernier *ave* pour celle qui l'avait insultée si brutalement, pour sa compagne d'autrefois.

L. A. T.

Lévis, 20 avril, 1884.

LE PREMIER AMOUR D'UN COUREUR DES BOIS.

Peu d'années avant la révolution des Etats-Unis, par une belle et claire nuit d'automne, un jeune homme, ou plutôt un enfant, car il avait à peine seize ans, se tenait immobile, adossé à un vieil arbre, en face d'une habitation de plus belle apparence que la plupart des autres constructions du pays. Les bras croisés, les yeux obstinément fixés sur une fenêtre, la seule qui fut éclairée, et d'où s'échappait parfois jusqu'à lui un bruit de voix mêlé d'un rire franc et argentin, il semblait dominé par une pensée unique ; ses sourcils froncés, ses lèvres serrées, son œil brillant d'un éclat sauvage, indiquaient chez lui un violent orage intérieur.

L'heure s'avancait, et le jeune homme restait dans son attitude silencieuse, presque menaçante. Enfin la porte de l'habitation s'ouvrit, et sur le seuil, éclairés par la lumière de l'intérieur, parurent un jeune homme et une jeune fille. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, sans doute une charmante promesse ou une confidence intime, puis la voix harmonieuse de la jeune fille se fit entendre :

— Bonne nuit, Henri, et à bientôt !

— Bonne nuit, ma chère Rose, et que Dieu vous envoie d'heureux songes !

Puis la porte se referma, et l'amoureux s'éloigna paisible et rêveur.

Au moment où il allait disparaître sous les arbres, le jeune homme, qui l'avait épié pendant toute la soirée, sortit de son immobilité et fit deux ou trois pas rapides dans sa direction, comme s'il eut voulu le rejoindre. Puis soudain il s'arrêta, fit volte-face et courut vers la porte de l'habitation où il frappa avec une sorte